

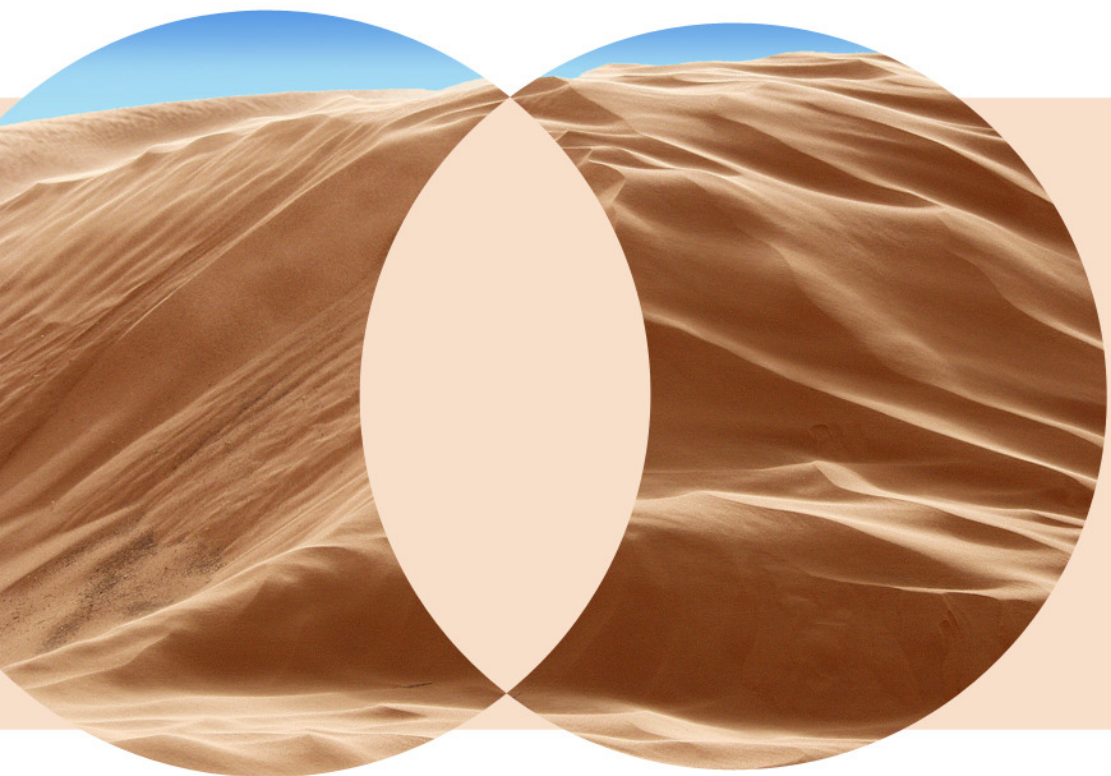
NOUVELLES



COLLECTION
Désirs

Le hasard des rencontres

Joëlle Petillot



Editions

Chemins de tr@verse



sur Bouquineo.fr

Entre un quinquaronnier à l'idée de prendre un train de nuit et un prince du désert, peu de lien en apparence, sinon un hasard virevoltant d'un être à l'autre, croisant des vies comme il sied à un royal chef d'orchestre, selon son bon plaisir. Ainsi un piano et un papillon, une femme près d'accoucher et un marginal nocturne, un jardinier écrivant une lettre dans la terre et une artiste peintre vont-ils se rencontrer. Ce hasard gros de tous les

possibles les pose en face d'un être important. Après cela rien n'est plus pareil : cet autre, étranger d'hier, va être aimé, attendu, aidé... ou détesté. Et quand une ville entière posée sur le désert reçoit une leçon de vie de la part d'un seul, l'évidence s'impose : ce hasard-là, comme tous les autres, relève d'une féerie. Magie ordinaire offerte, qui fait que l'humain croisé apprendra quelque chose à celui qui va le trouver. Surtout sur lui-même.

Dirigé par
Yves Morvan

www.bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Joëlle Petillot porte aux choses et aux êtres une attention pleine d'empathie et d'émotion. Elle partage avec nous son intelligence de la vie et nous fait découvrir l'autre face du monde, celle qu'aliénés par notre quotidien nous sommes résignés à laisser s'échapper pour toujours. De sa plume légère, alerte, vive et enjouée, elle nous charme. Et nous lui donnons la main comme un enfant à sa mère, apaisés de douceur et de plaisir.

Si l'art est un détour qui nous fait ouvrir grand les yeux sur le monde, alors Joëlle Petillot est une artiste aux mains douces et fines qui soulève, avec une infinie délicatesse – et un malicieux sourire – le voile qui nous sépare de la vie.

Yves Morvan

L'auteur

Joëlle Petillot



Née dans une famille d'artistes, Joëlle Petillot a grandi entre les pinceaux de son père et le piano de sa mère. Tardive dans la famille, son arrivée inopinée a fait d'elle une « petite » à vie aux yeux de ses trois grands aînés, dont les deux premiers pourraient par l'âge être ses parents. Paradoxe, la bonne dernière de quatre a donc été élevée comme une fille unique. Ces décalages — qui l'ont nourrie — ont développé chez elle une conscience exacerbée de l'importance de la transmission. Dans sa vie professionnelle au sein des Hôpitaux de Paris, l'écriture l'a toujours accompagnée, comme un exutoire. Et la transmission la plus jouissive qui soit est pour elle de raconter des histoires.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2010

Isbn Pdf : 978-2-313-00170-7

Isbn Epub : 978-2-313-00171-4

Dépôt légal : Décembre 2010

Édition de décembre 2010 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © JYP - Fotolia.com - Fotolia.com - Photomontage : Anne Dancer

Conception de la couverture : Anne Dancer, à partir de la charte graphique de Claire Sidoli

JOËLLE PETILLOT

Le hasard des rencontres

NOUVELLES

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

TABLE DES MATIÈRES

<i>LA LECTRICE</i>	9
<i>L'HOMME DES QUAIS</i>	34
<i>PSCHIIIT</i>	48
<i>LE GALET</i>	56
<i>LE VIOLON À JULES</i>	61
<i>LES BEAUX QUARTIERS</i>	74
<i>LE PIANO</i>	85
<i>JARDINS D'ENCRE</i>	95
<i>L'ŒUVRE AU BLANC</i>	102
<i>CHERGUI</i>	104

LA LECTRICE

D'un tempérament jovial, Louis ne détestait que trois choses au monde : l'hiver, la neige, et le train de nuit. On était le 18 décembre, une blancheur têtue recouvrait le paysage somptueux, qu'il ne voyait pas de toute façon puisqu'il était minuit quinze, et que le train filait à vive allure vers la frontière italienne. Louis n'eut donc aucune peine à savourer sa mauvaise humeur, qu'il exhala dans un grognement discret. Si au moins, il avait eu un tant soit peu sommeil... Mais rien. Pas un bâillement, pas une petite lassitude, pas l'ombre de l'amorce d'un coup de mou. Un vrai jeune homme.

Couché tard trois jours durant en prévision de ce voyage redouté, et dans l'espoir d'un salutaire écroulement, Louis sentait bien ses paupières le brûler un peu : de loin en loin lui parvenaient les échos de ses membres las, au détour d'un mouvement un peu trop douloureux pour les jambes, les épaules, les poignets.

Il voulut lire pour occuper son temps, mais le journal acheté en gare avait depuis longtemps livré tous ses secrets, y compris les recettes de cuisine, le courrier du cœur... et l'horoscope, méprisé d'ordinaire, où il avait découvert que les balances du 1er décan devaient se méfier des voyages. En soupirant, il reposa le magazine. Le compartiment vide, noyé d'une pénombre due au néon maladif étiré au dessus de lui, eût donné des envies de suicide à un optimiste forcené. Au-delà, le couloir obscur ne laissait rien deviner, sinon quelques lumières trop vite enfuies à mesure que le train fonçait dans la nuit. De temps en temps, le noir noircissait encore et le paysage absent se pointillait de tunnels.

Dans ces brefs moments, sans désespoir aucun, Louis songeait absurdement à la mort. Puis survenait, en toute logique, dérisoirement inéluctable, la sortie du tunnel, la fin de la fausse nuit, la renaissance.

Louis se laissait bercer par le cœur malade de la machine qui l'entraînait de façon rectiligne vers les toits torturés, les ruelles à pans coupés, les fenêtres byzantines de Venise. Se rendre dans cette ville, toute de mystère et d'ombres, de manière aussi sottement droite avait il ne savait quoi d'irritant. Voilà, c'était cela qu'il détestait dans le train en général, de nuit en particulier. Où que l'on aille, on y va tout droit. Au moins le jour se prête-t-il à retrouver au-dehors, à travers des vitres souvent sales, des choses rondes, des virages, des courbes, des toits, des pentes. Mais la nuit... La ligne bête, le rien qui avance. Pas de repères, pas de

diversité. L'ennui gluant, tenace, compact. Un monde où le seul imprévu est le ralenti. Quelle aventure...

Louis reprit son journal, pour le reposer. Au moins, s'il avait réservé une couchette... Mais bon. Il allait à Venise. Se laisser gagner par la tristesse relevait du mauvais esprit. Il décida donc de faire contre mauvaise fortune bon cœur, et se tourna d'un air passionné vers la fenêtre. Les lumières défilaient moins vite ; le battement du train se calma. Louis reconnut la presque lenteur qui précède l'arrivée à une gare. Les quelques coins éclairés de la nuit se resserraient imperceptiblement, pour bientôt se regrouper en troupeaux de lucioles béantes, blotties contre l'ombre dense des habitations. Louis n'eut pas le temps de lire le nom du bled. Combien de villes, de bourgades, de villages, pourtant remplis d'une vie indéniable au quotidien, sont-ils ainsi réduits, par le passager d'un train, au statut réducteur et un tantinet vexant de « station » ?

Donc, Louis ignorait le nom de la station. Pour se dégourdir les jambes il gagna le couloir et regarda intensément dehors. Un quai comme des milliers d'autres, et autant d'agitation qu'au Père-Lachaise à la même heure. La neige qui tombe obstinément pour emmerder le monde, et un lascar à casquette, à peine visible dans ce noir-gris-blanc, qui doit quand même avoir une importance, puisqu'il est là et qu'il marche. Louis suivit des yeux le préposé (préposé à quoi ?) puis fixa la nuit en pensant avec un ricanement douloureux : « Plus que sept petites heures. Ça se tire... » Un

bruit de pas dans le couloir, suivi d'un bref claquement de la portière le fit sursauter. Une silhouette s'avancait dans la pénombre. Un malheur n'arrivant jamais seul, Louis pensa qu'il en avait encore pour sept heures et qu'*en plus*, ce passager nocturne allait forcément s'asseoir dans son compartiment à *lui*, et, bien sûr, ferait passer le temps en bavardant à corps perdu de tout et n'importe quoi.

Un bref instant, Louis se vit échangeant des recettes de cuisine avec l'intrus à quatre heures du matin. La perspective le fit frémir.

Gagné. La chose entra dans son compartiment, avec un bruit soyeux dont la note évoqua à Louis un froissement de robe. La belle inconnue en voilette... ? Un discret coup d'œil en arrière le ramena à une réalité plus terrienne : l'individu, enveloppé dans une énorme doudoune métallisée, faisait entendre au moindre geste ce murmure un peu crissant propre au duvet bien gonflé. Louis eut le temps de voir la chose enlever son gros bonnet, son incroyable anorak, qui à en juger par les proportions, avait été taillé à même un édredon de deux mètres, et probablement destiné, à l'origine, à un gorille mâle.

Une fois défaits de ses divers effets, la chose se trouvait de toute évidence être une femme ; Louis tourna hâtivement la tête vers la fenêtre, ne voulant pas paraître grossier. Il laissa au train le temps de redémarrer en douceur, et ne regagna le compartiment qu'après avoir mentalement compté trois bonnes minutes. Pourquoi trois minutes ? Allez savoir.